Document généré le 13 juil. 2025 21:08

Documentation et bibliothèques

Bibliothèques 2.0 à l'heure des médias sociaux. Sous la direction de Muriel Amar et Véronique Mesguich. Paris : Cercle de la Librairie, 2012. 217 p. (Coll. Bibliothèques) ISBN 978-2-7654-1340-0

Vanessa Allnutt

Volume 59, numéro 3, juillet–septembre 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1018850ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1018850ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)
2291-8949 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Allnutt, V. (2013). Compte rendu de [*Bibliothèques 2.0 à l'heure des médias sociaux*. Sous la direction de Muriel Amar et Véronique Mesguich. Paris : Cercle de la Librairie, 2012. 217 p. (Coll. Bibliothèques) ISBN 978-2-7654-1340-0]. *Documentation et bibliothèques*, *59*(3), 181–183. https://doi.org/10.7202/1018850ar

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

trie entendue au sens le plus large : compteurs pour les visites en établissement, indicateurs de performance Web, mesures de consultation des périodiques électroniques. On passe en revue les services de réponse en ligne à des questions d'utilisateurs, services offerts par certaines bibliothèques qui construisent ainsi une base de données de réponses stockées puis rendues accessibles à tous. Enfin, les contributions d'usagers, qui peuvent aller du simple clic du type « J'aime » à des étiquettes, des textes suivis ou des banques d'images, sont des aspects quantifiables qui peuvent témoigner d'une interaction plus ou moins dynamique.

La dernière partie, de loin la plus étoffée, constitue le cœur de l'ouvrage et reflète le domaine de prédilection de l'auteure et de la société au sein de laquelle elle travaille. Il s'agit d'une présentation courte, mais qui offre les points saillants de plusieurs méthodes d'enquête tout en préconisant une approche multiméthologique alliant soit une étude qualitative préliminaire à une enquête quantitative, soit un débroussaillage quantitatif permettant de mieux concevoir les entretiens à suivre. Un tableau présente la démarche de l'enquête en sept étapes. Suivent des regroupements de méthodes choisies en fonction de la mesure à obtenir : observations en espaces physiques, traceurs ou oculométrie (*eyetracking*) en ligne. Les différents types d'entretien, individuels ou en groupe, leur méthodologie inhérente, les questions d'échantillonnage et d'élaboration du guide d'entretien sont passés en revue. On présente aussi les méthodes de transcription et d'analyse. Quant aux méthodes quantitatives, elles se rapportent surtout aux questionnaires, conçus pour populations côtoyées ou distantes, et nécessairement construits à partir du constat de base et des hypothèses émises par les chercheurs. Après la présentation des différents modes de passation et des formats (par courriel, en personne, par la poste, etc.), l'auteure explique de manière très efficace le traitement des données et l'analyse qui s'ensuit. Quelques bases statistiques sont offertes sous forme de résultats fictifs, avec tableaux à l'appui, permettant au lecteur même rébarbatif de comprendre ce qu'une telle enquête peut révéler lorsqu'elle est menée par des experts.

C'est donc dans cette dernière partie que l'ouvrage atteint véritablement son but : montrer à des professionnels, peut-être décontenancés par ce que l'auteure appelle en conclusion les « *attentes de contenus enrichis* » (p. 59), comment saisir rapidement les concepts de base de l'usage de l'information à l'ère numérique, ainsi que les avantages possibles de mener des enquêtes auprès de leurs usagers. Au final, cette petite plaquette est sans doute un peu sommaire pour les professionnels de l'information déjà formés en méthodes de recherche ; par contre, grâce à ses intitulés clairs et ses illustrations couleur, elle pourrait être une porte d'entrée vers l'enquête auprès d'usagers pour une clientèle professionnelle confrontée à des changements rapides et nécessaires.

Le lecteur québécois pourrait déplorer le manque de références à des pratiques ou à des textes d'ici, ainsi que le recours à un lexique parfois moins en vogue au Québec qu'en France, d'autant plus que l'ouvrage offre un court glossaire, une bibliographie et une webographie incluant des textes en anglais. On peut également s'interroger sur le choix du sous-titre, car « hier » n'est jamais qu'effleuré : c'est plutôt l'avenir qui compte, un avenir à tracer grâce à des choix judicieux, adaptés aux besoins — que l'auteure décrit comme changeants et imprévisibles, rappelons-le — d'une société en mouvance. Néanmoins, ce court ouvrage s'inscrit parfaitement dans le mandat de sa collection, en présentant « L'essentiel sur… » les concepts de base des usages de l'information et les moyens d'en mesurer les tendances chez les usagers, deux sujets qui ne risquent pas de passer de mode de sitôt.

Bibliothèques 2.0 à l'heure des médias sociaux. Sous la direction de Muriel Amar et Véronique Mesguich.

Paris : Cercle de la Librairie, 2012. 217 **p.** (Coll. Bibliothèques) ISBN 978-2-7654-1340-0.

Vanessa Allnutt
Université du Québec à Rimouski
vanessa_allnutt@uqar.ca

Ce collectif, dirigé par Muriel Amar et Véronique Mesguich, est la deuxième édition d'un ouvrage d'abord paru en 2009 dans lequel les auteurs s'interrogeaient sur les nouvelles modalités du Web 2.0 et tentaient d'établir les premiers contours de la présence des bibliothèques dans ce renouveau du Web. Quatre ans plus tard, force est de constater que les médias sociaux continuent de transformer la physionomie de la toile en donnant lieu à une diversité d'usages ; s'ils définissent de nouvelles sociabilités numériques, ils modifient aussi le rapport que nous entretenons à l'information. Ainsi ne s'agissait-il plus tant dans cette seconde édition « *d'inviter les bibliothèques à "entrer" dans le flux* » que de montrer « *comment les usages collaboratifs et sociaux transforment nos façons de produire, décrire, enrichir, diffuser et conserver l'information, quel qu'en soit le contenu ou le support* » (p. 9).

Comme le mentionne Mesguich, au-delà de la simple fonction d'échange, les médias sociaux seraient en effet devenus « *des vecteurs importants de dissémination du savoir et des contenus informationnels* » (p. 13). Aussi cette nouvelle physionomie du Web entraînerait-elle pour les bibliothécaires de nouvelles formes de médiation documentaire, ceux-ci ne gérant plus tant des collections qu'un flux informationnel. Après s'être penchés, dans une première partie, sur le changement de paradigme provoqué par la vague 2.0 et son tournant conversationnel, ce sont ainsi, dans une deuxième

partie, ces nouvelles formes de médiation qu'explorent les auteurs, proposant des exemples concrets de réalisations en bibliothèques. La dernière partie du livre interroge les nouveaux territoires de l'information à l'ère des médias sociaux ainsi que les décloisonnements professionnels entraînés par la diversification des usages issus du Web 2.0, ceux-ci ayant « *accéléré la convergence des mondes de l'enseignement, de la recherche, de la culture et des bibliothèques* » (p. 19).

Vers un nouvel ordre du web ?

Dominique Cardon démontre de quelle façon les médias sociaux, qui ne se réduisent pas à de simples innovations techniques, modifient l'infrastructure informationnelle du Web. Du Web documentaire, largement dominé par Google, au Web conversationnel, dont Facebook est emblématique, l'avènement des médias sociaux marquerait en effet le passage d'une logique de recherche à une logique de découverte par sérendipité en permettant de nouveaux modes de navigation à l'extérieur des moteurs de recherche. Or, ces découvertes ne seraient pas tant le fruit du hasard, comme le rappelle Mesguich, que de l'organisation et de la structure mêmes du Web 2.0. Ne répondant plus à des recherches explicites, les découvertes se feraient en fonction de ce que les réseaux auxquels nous appartenons mettent en ligne.

En ce sens, les médias sociaux représenteraient un nouvel ordre du Web. Du PageRank de Google au EdgeRank de Facebook, ce sont en effet deux écosystèmes séparés qui seraient en train de se définir. Christophe Deschamps rappelle que si les contenus ont toujours leur place dans les médias sociaux, « *le service est articulé autour des utilisateurs partageants plutôt que des contenus partagés* » (p. 42). En classant les documents en fonction des liens qui existent entre les personnes, les médias sociaux permettraient ainsi de nouvelles formes de hiérarchisation qui mettraient à mal la primauté du Web documentaire, Google en tête. D'où, selon Deschamps, la stratégie « réseau social » du géant de la recherche en ligne qui, à travers Google +, a cherché à reconquérir une partie du marché concédée à Facebook dans la lutte pour les données personnelles des utilisateurs.

Quelle identité numérique ?

Qu'en est-il de la présence des bibliothèques sur les nombreuses plateformes sociales qui ont vu le jour au cours des dernières années ? De la présence de la Bibliothèque nationale d'Espagne sur Facebook à celle de la Bibliothèque nationale de France (BnF) sur Twitter ou de la bibliothèque municipale de Toulouse sur Flickr, les initiatives se multiplient. Si les expériences présentées ici semblent toutes à divers degrés avoir été couronnées de succès, force est de reconnaître que la présence des bibliothèques sur les sites de réseaux sociaux ne va pas de soi, les bibliothèques étant appelées, à l'extérieur des sites et portails institutionnels, à redéfinir leur identité sur le Web. Les réseaux sociaux constituant des canaux de communication plus informels, le défi ici consiste à rendre la bibliothèque plus réelle et plus accessible. Pour Lionel Maurel, conservateur des bibliothèques à la BnF, le succès est atteint lorsque la bibliothèque cesse d'être une institution fournissant des services à des usagers pour s'intégrer pleinement à la communauté visée.

« *D'une certaine manière sur les réseaux sociaux, on est ce que l'on partage et c'est par l'échange que l'on projette et se forge peu à peu une identité numérique vis-à-vis des autres membres du réseau* », écrit Maurel (p. 105). Si les médias sociaux agissent comme de puissants agents de redocumentarisation[2], le choix des contenus à partager ne saurait cependant se faire exclusivement en fonction de leur valeur intrinsèque ou « informationnelle ». C'est bien plutôt leur valeur extrinsèque ou « conversationnelle » qui doit primer, c'est-à-dire leur capacité à générer des discussions. Aussi n'est-ce pas tant l'originalité des contenus qui importe que leur mise en scène ou leur contextualisation. Comme le rappelle Maurel, il n'est pas rare à l'heure des médias sociaux de voir la valeur d'échange des contenus l'emporter sur leur valeur d'usage, modifiant en profondeur les pratiques des bibliothécaires.

Vers de nouveaux modèles économiques ?

L'avènement des médias sociaux a par ailleurs favorisé l'apparition de nouveaux territoires de l'information connexes, notamment dans le monde de la recherche et de l'enseignement. La montée en puissance du numérique a précipité ce que Sophie Pène nomme le déconfinement de la classe, qui se voit dorénavant intégrée à une université-réseau, transformant en profondeur la relation pédagogique mais aussi les modes d'apprentissage. Des environnements numériques de travail aux FabLabs savants ou aux « conférences augmentées », ces nouveaux territoires de l'information sont innombrables et appellent de nouvelles compétences. Face à l'explosion des données, l'enjeu consiste bel et bien à former des *knowledge builders* : « *Le web a changé la façon de faire de la science, il a changé les façons de vivre en société, il faut que les institutions de formation en prennent acte* » (p. 154).

De même, les médias sociaux définissent peu à peu de nouvelles métriques scientifiques. Alors que le processus d'édition scientifique est de plus en plus critiqué, des plateformes comme Twitter permettent aux pairs d'évaluer un article après publication. Au *peer-review* succède ainsi le *post peer-commenting*, où l'impact d'un

2. « *Redocumentariser, c'est documentariser à nouveau un document ou une collection en permettant à un bénéficiaire de réarticuler les contenus sémiotiques selon son interprétation et ses usages* » (Manuel Zackland cité par Maurel, p. 102).

article est calculé en fonction de son taux de partage et des débats qu'il suscite. Pour Olivier Ertzscheid, ces métriques alternatives complèteraient plus qu'elles ne remplaceraient les métriques traditionnelles, celles-ci étant au service des éditeurs scientifiques, qui contrôlent le marché de la citation. Aussi la question se pose-telle : est-il possible d'imaginer un modèle économique où de nouvelles métriques viendraient réellement concurrencer l'oligopole des grands éditeurs ?

Malgré quelques redites, l'ouvrage analyse avec acuité les enjeux entourant la présence des bibliothèques dans les médias sociaux. Le lecteur averti trouvera son intérêt dans l'un ou l'autre des articles. Cette seconde édition témoigne à la fois d'une diversité et d'une diversification des usages. Si la majorité des exemples sont tirés d'expériences françaises, les questions soulevées ne sauraient cependant se restreindre au seul contexte français. Les médias sociaux étant en constante évolution, on peut également se réjouir de l'actualité des sources citées ; les références sont nombreuses. On peut toutefois se questionner sur la pertinence d'avoir placé certains articles dans telle section de l'ouvrage plutôt que dans telle autre. Ainsi le texte sur Wikipédia aurait-il trouvé une plus juste place dans la deuxième partie du livre. Quant à l'article de Fabien Eychenne et Marine Albarede sur les médias sociaux et l'accès à la ville, même s'il s'est révélé fort intéressant, on comprend mal ce qu'il vient faire dans un ouvrage portant sur les bibliothèques. C'est d'ailleurs là le principal défaut de la dernière partie de l'ouvrage : une diversité de sujets que le sous-titre ne saurait rallier. Mais ce sont, somme toute, des futilités, l'ouvrage dans son ensemble s'avérant des plus pertinents et des plus éclairants.

Corbo, Claude, avec la collab. de Sophie Montreuil. *Livres québécois remarquables du XXe siècle*.

Québec : Presses de l'Université du Québec. Montréal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012, 308 p. ISBN 978-2-7605-3608-1.

Éric Leroux
EBSI, Université de Montréal
eric.leroux@umontreal.ca

Quel livre exceptionnel ! Voici un projet original qui met en valeur le patrimoine documentaire québécois du XXe siècle et qui devrait intéresser autant les spécialistes que le grand public à qui d'ailleurs ce livre s'adresse en premier lieu. Initiateur du projet, Claude Corbo est professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) depuis 1969. On lui doit plusieurs œuvres de compilation dont *Monuments intellectuels québécois du XXe siècle — Grands livres d'érudition, de science et de sagesse* (Sillery, Septentrion, 2006) et *Le Rouge et le bleu. Une anthologie de la pensée politique au Québec de la Conquête à la Révolution tranquille* (Montréal, PUM, 1999). La collaboratrice au projet, Sophie Montreuil, est directrice de la recherche et de l'édition à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et rédactrice en chef des revues *À Rayons ouverts* et *Revue de BAnQ*.

Claude Corbo et Sophie Montreuil ont réuni vingt auteurs et ont demandé à chacun de présenter un livre remarquable du Québec contemporain tiré des collections patrimoniales de BAnQ. L'originalité de ce projet tient en partie au fait que Corbo, à qui l'on doit la sélection finale des vingt livres, ne se soit pas limité aux classiques de la littérature québécoise qui ont été réédités à maintes reprises et que l'on retrouve dans de nombreuses anthologies. Le contenu du livre choisi et la notoriété de son auteur ne sont pas les seuls critères qui ont été retenus pour constituer la liste. L'accent a aussi été mis sur les livres qui ont contribué au fil des ans à façonner l'art du livre au Québec, des livres qui se démarquent par leur forme matérielle ou encore par l'impact qu'ils ont eu sur le développement de l'édition au Québec. Laissons Claude Corbo en présenter les principales balises : « *Les livres retenus pour le présent projet sont plutôt marquants à divers autres égards : leurs caractéristiques matérielles, le papier choisi, leur typographie, leur illustration, leurs dimensions, leur caractère novateur, leur style original, la place qu'ils occupent dans l'histoire de l'édition, leur influence, leur exceptionnelle rareté ou leur destin singulier.* […] *Le contenu comme tel n'a donc pas été un critère de choix déterminant* » (p. 2). La prémisse de ce projet constitue donc une proposition intéressante et originale qui, à notre connaissance, n'avait jamais été réalisée au Québec.

Chaque livre fait l'objet d'un chapitre abondamment illustré de photographies en couleurs de l'ouvrage, notamment la première de couverture et une sélection de pages particulièrement parlantes et évocatrices. De belle facture, imprimé sur papier glacé et offrant une présentation graphique harmonieuse, cet ouvrage saura plaire aux amateurs de livres rares et anciens et à ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire ainsi qu'à l'évolution de l'édition québécoise. Les amateurs d'histoire de l'art y trouveront aussi leur compte puisque nombre des œuvres présentées dans ce collectif ont fait appel à des artistes et artisans reconnus, comme l'illustrateur Henri Julien, les peintres Horatio Walker, Alfred Pellan et Claude Dulude, le graveur Edwin H. Holgate, le caricaturiste Robert La Palme et quelques autres. Seul bémol, la première de couverture, dans des tons de gris et dont la mise en page plutôt austère ne reflète pas la beauté de l'ouvrage, ni son caractère unique.

Rédigé par un spécialiste, chaque chapitre est conçu suivant une structure commune. Dans un premier temps, l'auteur du livre « remarquable » est présenté, ainsi que ses collaborateurs s'il y a lieu (peintres, graveurs et autres artisans ayant participé à la conception). Dans un deuxième temps, une description physique du livre est proposée, suivie d'une description